



Bimestriel
T.M. : 8 900

☎ : 01 64 94 39 51
L.M. : 58 000

MARS - AVRIL 2011

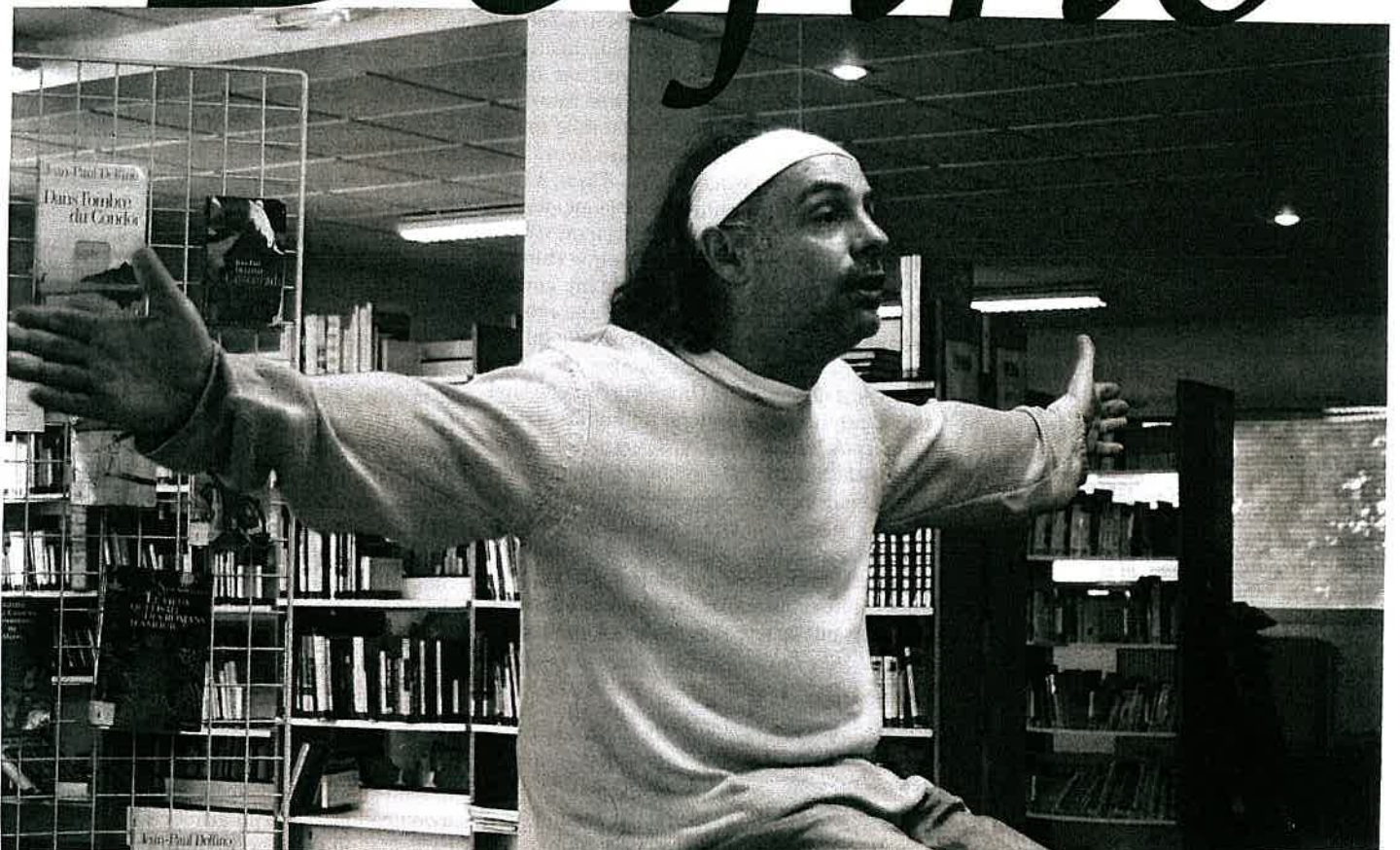
INTERCDI

Gros plan sur...

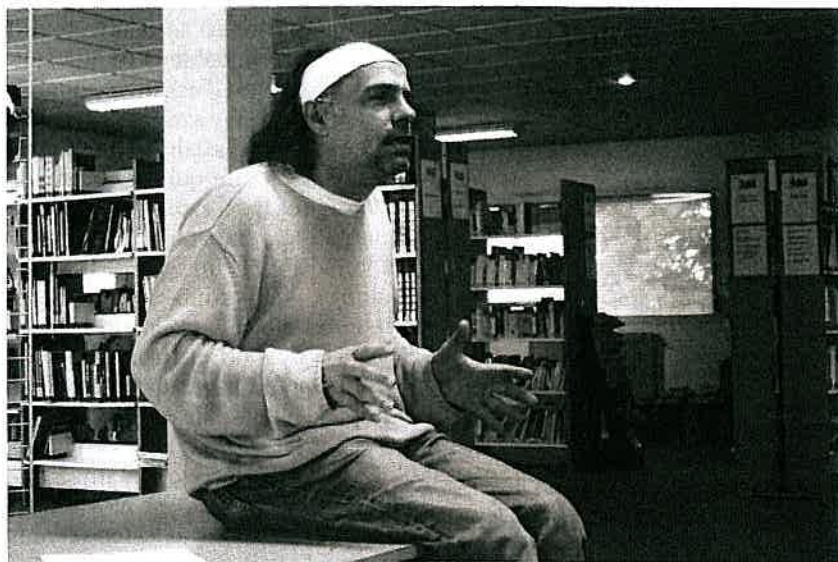
Dans le cadre du projet « Regards vers l'Amérique latine » mené au lycée Voltaire à Orléans, les classes participant au « Goncourt Amérique latine »

se sont vu proposer Corcovado, premier volet d'une trilogie romanesque sur le Brésil, de Jean-Paul Deïfino. Rencontre avec un talentueux conteur d'anecdotes.*

Jean-Paul Deïfino



Nous avons accueilli au CDI cet auteur à l'accent chantant de Marseille, durant deux jours, et dans notre ville le temps d'une soirée. Généreux et entier, Jean-Paul Delfino s'est prêté au jeu des questions-réponses avec 150 lycéens qui avaient lu *Corcovado*. Il a commencé par se présenter...



Jean-Paul Delfino : Je suis originaire d'une banlieue ouvrière de Marseille. À onze ans, j'avais trois rêves : être footballeur professionnel, professeur de lettres et romancier. J'ai eu la chance de réaliser ces trois rêves : le premier, footballeur professionnel, en jouant en mini, cadet et junior dans l'équipe de France. À l'époque, on ne parlait pas d'argent, mais j'ai dû arrêter quand on m'a cassé les deux genoux. Aujourd'hui, à 42 ans, je serais devenu un vieux footballeur, alors que je suis maintenant un jeune romancier, je n'ai donc pas perdu au change. J'ai ensuite suivi une école de journalisme à Bordeaux. Pour être clair, je ne crois pas que l'on puisse apprendre à écrire à quelqu'un. Il y a quelques techniques, mais une fois qu'on les a, c'est une question de motivation, si on a envie d'écrire et pourquoi on a envie d'écrire. Puis j'ai exercé ce troisième métier de professeur de lettres pendant... une année. Pas davantage parce que je n'ai pas pu, car lorsque je fais les choses, je les fais complètement... ou pas. Le premier cours, je m'en souviendrai toute ma vie, j'étais jeune, j'avais 21 ans. Il y avait 37 élèves et, à la fin du cours, il en restait cinq, j'en avais viré 32 ! Quand je suis revenu

* Certes, le Brésil ne fait pas partie à strictement parler de l'Amérique latine, mais les objectifs du projet ne l'excluaient pas pour autant et l'intitulé n'était qu'un raccourci sémantique, peut-être malheureux, pour évoquer l'Amérique centrale et du Sud.

le lendemain, ils étaient toujours 37 et ils ont fini à 37 car ils avaient compris que c'était une question de respect. Pour être prof, il faut être persévérant, patient et avoir la foi. Moi, je ne peux pas. Je me suis alors tourné vers le journalisme, car c'est ce que je savais faire le moins mal. Vous me donnez un marteau et un clou, je suis incapable de m'en servir ; en revanche, écrire, j'ai toujours su.

Élève : Comment tout cela a-t-il commencé ?

J'écrivais des poèmes. Je ne savais pas trop à quoi cela servait d'écrire, mais c'était là, il fallait que ça sorte. Un jour, un ami est venu me voir et m'a dit : « Je suis amoureux d'une fille. Elle est belle. Toi, tu joues de la guitare, tu écris des chansons. Est-ce que tu peux lui écrire quelque chose ? Moi, je recopie. Et voilà ! ? » Je n'étais pas certain que cela fonctionnerait, mais arrivé à la maison, j'ai pris ma plus belle plume et j'ai écrit comme je pouvais une lettre d'amour. Je l'ai donnée à mon copain et le lendemain, je les ai vus arriver à l'école main dans la main. Cela s'est très vite su. Un deuxième copain est venu me voir pour la même chose, et blam, là encore main dans la main le lendemain. Je me suis alors pris pour une espèce de dieu sur terre. Un troisième ami est venu me voir, sans décrire précisément la fille qui l'intéressait. Je me suis exécuté et le lendemain, je l'ai vu arriver avec une jeune fille dont j'étais, moi, amoureux ! Il y a un peu de *Cyrano de Bergerac* là-dedans, mais je vous jure que ça s'est vraiment passé comme ça. Sauf qu'après j'ai récupéré la fille !

Pourquoi écrivez-vous ?

Je réponds, comme Souchon a répondu à la question « pourquoi chantez-vous ? » : pour plaire aux femmes. Je crois que j'écris pour plaire à ma mère, à ma sœur, ma femme, mes copines... Parce que, pour moi, la littérature, c'est ça, c'est donner de l'émotion. Avec un papier et un crayon, je pouvais provoquer de l'émotion amoureuse, mais on peut aussi provoquer de la révolte, des larmes...

Le plus beau compliment que l'on m'ait fait, c'était pour la sortie de *L'île aux femmes*. Il s'agissait de mon premier roman. Je l'avais écrit et envoyé. Je tremblais comme une feuille. Puis il a été édité. Lorsque je l'ai reçu à la maison, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps en le voyant. C'était comme un bébé pour moi, c'était magique. Au bout de 15 jours, une amie libraire me téléphone : « J'ai un client, un grand lecteur, il lit au moins 7 ou 8 livres par semaine. Il ne savait pas quoi prendre. Je lui ai conseillé *L'île aux femmes*. » Ma mère en avait acheté 350, mais celui-ci était mon premier lecteur inconnu. Mon amie continue : « C'était il y a quinze jours. Il sort de la librairie à l'instant et m'a dit que jamais il n'arrivera à lire ce livre jusqu'au bout. » J'ai pris peur, ce que j'avais écrit était donc si mauvais que cela ? En fait, le lecteur lui avait expliqué qu'il lisait le soir au lit, et comme mon roman était un peu érotique, il arrêtait sa lecture pour faire l'amour à sa femme chaque soir.

À l'école, je me souviens qu'on m'a forcé à lire des livres sous prétexte qu'ils étaient au programme. On a essayé de me faire rentrer dans le

crâne, à grands coups de manuels scolaires, les livres de Rabelais. C'était pour moi totalement indigeste. À l'époque, c'était le règne du Lagarde et Michard. Finalement, il y a 7-8 ans, j'ai essayé Rabelais de nouveau et j'ai trouvé cela absolument génial. J'ai commencé à le lire pour le plaisir et non parce que j'y étais obligé. Et, alors qu'avant je le trouvais ennuyeux, j'ai trouvé – imaginez car c'était il y a plusieurs centaines d'années – un passage intitulé « les mille et une façons de se torcher le cul avec un oiseau » ! Pour moi, la littérature a toujours été une source de joie, à condition que l'on s'amuse avec elle. Je trouve qu'actuellement, on prend la littérature beaucoup trop au sérieux. Généralement les littérateurs – dont je fais partie – qui passent à la télé, sont plutôt âgés. Il y a deux ans, à Saint-Étienne, j'ai rencontré des lycéens dans un quartier assez sensible. À 8 heures du matin, 80 adolescents comme vous attendaient. Leur prof n'était pas encore arrivée, coincée dans les embouteillages. Je me suis avancé vers la table. Deux gaillards sont aussitôt venus vers moi.

« Eh m'sieur, qui vous êtes ? »

— Je suis Jean-Paul Delfino. Je viens vous rencontrer.

— Non, non, vous êtes pas Delfino.

— Si, je vous assure et je viens vous parler de littérature.

— Ah non, m'sieur, vous êtes pas Delfino. »

Je suis Marseillais, je commence donc un peu à m'énerver : « Mais pourquoi dites-vous que je ne suis pas Delfino ? »

Alors l'un d'eux m'a regardé de bas en haut et m'a dit : « Eh, m'sieur, les écrivains, ils sont tous morts ! »

Effectivement, je n'ai pas un look d'écrivain, je porte un bandeau, des cheveux longs, une boucle d'oreille, des pumas et un jean. Mais j'ai toujours été habillé comme ça, en toutes circonstances. Et je ne vois pas pourquoi je mettrais un costume, des lunettes en écaille et une écharpe blanche... »

À quel âge avez-vous commencé à écrire puis à être publié ?

J'ai écrit, comme beaucoup de jeunes, de très mauvais poèmes, des recueils de nouvelles. J'ai ensuite eu peur de me lancer dans l'écriture de romans car je pense qu'il faut attendre que la vie vous ait un peu touché, d'avoir souffert : la souffrance du premier amour, devoir aller travailler tous les matins pour gagner sa vie...

J'ai écrit mon premier livre sur la bossa nova, et quand j'ai vu que je pouvais aligner plus de 20 pages et intéresser un éditeur, je me suis dit « c'est génial ! ». J'ai commencé à écrire des bribes de romans et en 1996 je me suis lancé dans l'écriture de mon premier roman que j'ai envoyé à toutes les maisons d'édition que la France peut compter.

Un conseil, si vous cherchez à vous faire publier, n'envoyez jamais rien à une maison d'édition pour une simple raison : neuf fois sur dix ils ne lisent pas les manuscrits qu'ils reçoivent. Allez plutôt dans les

salons du livre, rencontrez des romanciers, demandez un contact au sein de la maison d'édition. À défaut d'être publié, vous aurez au moins la certitude d'être lu. Pour mon premier roman, j'ai reçu une centaine de lettres, qui à chaque fois me faisaient pleurer et qui ressemblaient toutes à ceci : « Cher monsieur, nous avons bien reçu votre manuscrit mais nous avons le regret de vous faire savoir qu'il n'entre pas dans le cadre de nos collections. Nous espérons que vous nous ferez à nouveau confiance et que vous nous adresserez votre prochain manuscrit. Très respectueusement. » Un coup de tampon et terminé. Et puis, j'ai eu un coup de bol phénoménal : quand j'ai écrit *Brasil Bossa Nova*, je l'ai envoyé entre autres aux éditions Métailié ou plutôt je suis monté à Paris et je suis allé voir les éditions Métailié, spécialistes de l'Amérique latine. J'avais des interviews exclusives de Gilberto Gil et d'autres encore... Pour moi, c'était un manuscrit en béton armé. J'ai fait à l'époque 10 heures de train entre Marseille et Paris. Anne-Marie Métailié m'a reçu sur son palier en 5 minutes : « Mais pour qui vous prenez-vous ? Vous avez 20 ans, vous n'avez jamais été publié, vous n'avez encore jamais écrit dans les journaux. » Le livre est sorti ailleurs et il m'est arrivé une chose formidable : à ce moment-là, nous étions dans le cadre d'échanges culturels entre la France et le Brésil et il y avait une espèce de compétition pour savoir qui allait avoir le Grand prix France-Brazil. Et c'est moi qui l'ai obtenu ! Je suis revenu à Paris pour le recevoir. Il y avait une vingtaine de journalistes, tout était fait en grande pompe et l'ambassadeur m'a prévenu qu'il y avait une énorme surprise. J'ai grimpé sur l'estrade, et qui était l'invité-surprise venu me remettre le grand prix ? Pelé, l'inventeur du foot, autant dire un génie sur pattes. Moi qui avais été footballeur, je me suis mis à pleurer devant les journalistes.

Quelques mois après, alors que je dédicais mon bouquin à Aix-en-Provence, je vois arriver une rousse folle furieuse qui se jette sur moi : « C'est vous Jean-Paul Delfino ? Je vous veux, je vous veux, je vous veux. » C'était Anne-Marie Métailié, qui m'avait reçu sur le pas de la porte. « Est-ce que vous accepteriez de m'écrire un livre sur toute la musique du Brésil ? » J'ai accepté. Je n'ai pas demandé de contrat. J'ai planché dessus pendant 5 ans et demi. J'ai fait plusieurs allers-retours là-bas, des interviews, des recherches... Le manuscrit enfin terminé, je l'envoie à Métailié qui m'appelle : « C'est génial ! On prend. » *Brasil Bossa Nova* était déjà chez un petit éditeur. Métailié, ce n'est pas la plus grande, la plus connue mais celle qui, à mon sens, est l'une des meilleures avec, dans le domaine du polar, Rivages.

Une semaine, quinze jours se passent, rien. Trois semaines, toujours rien. Je prends le téléphone et j'apprends qu'elle est partie au Mexique. Je commence vraiment à m'inquiéter. Le lendemain, je reçois une carte postale de Cancun où Anne-Marie Métailié me dit que le livre ne pourra jamais être prêt pour le Salon du livre de Paris, et qu'elle ne prend pas le manuscrit. J'étais furieux. Finalement un éditeur national de moindre envergure a pris le manuscrit. Coup de chance encore, il est sorti en juillet 1998, en pleine finale France-Brazil de la Coupe du Monde.

J'ai envoyé ensuite mon premier roman, *L'île aux femmes*, à de nombreux éditeurs, dont Anne-Marie Métailié, accompagné pour elle d'une lettre un peu caustique tout de même: « Chère M^{me} Métailié, Vous m'avez fait l'honneur de refuser le premier: il a reçu un prix littéraire. Vous m'avez fait la gentillesse de refuser le second: il s'est vendu à un millier d'exemplaires. Faites-moi la grâce de refuser le troisième. Cela voudra dire que j'ai un peu de talent et que je vais vendre beaucoup de livres. » Elle a pris ça avec beaucoup d'humour. Une semaine après, je recevais une lettre accompagnée d'un billet d'avion et d'un contrat présigné. Elle a eu beaucoup de courage car elle m'a tenu à bout de bras pendant 5 ans et nous avons gravi les échelons petit à petit. Quand vous êtes le fils de personne, que vous n'habitez pas Paris, que vous avez moins de 50 ans et que vous n'êtes pas professeur de faculté, vous avez moins de chance qu'un autre.

Mais cela a fonctionné, et avec *Corcovado* ça a été l'explosion, pour les tomes 2 et 3 aussi. J'étais perdu, avec *Corcovado*, dans le Brésil des années 20, j'ai vécu dans ma bulle, ne descendant que pour manger pendant deux ans et demi. Le tome 2, je l'ai vécu en révolté, avec tout ce que je découvrais sur les USA. Le tome 3, enfin, m'a fait très mal, parce que j'avais l'impression, alors que ça se passait dans le Brésil des années 70, de décrire la France d'aujourd'hui. Je m'explique. Le Brésil a eu une dictature militaire qui a engendré des tas de problèmes. Nous, nous avons une dictature ultralibérale du point de vue économique. Ce ne sont plus les politiciens qui font la cité, ce sont les grands patrons d'industrie. Et je me suis rendu compte que le résultat était le même, les deux dictatures donnaient le même fruit pourri: apparition de travailleurs pauvres, augmentation de bidonvilles, de banlieues, augmentation de l'analphabétisme, problèmes culturels, problèmes nutritionnels avec la malbouffe et la difficulté de se nourrir correctement (Lidl, ce n'est pas Fauchon). J'ai bien peur qu'à ce train-là, on aille droit dans le mur. J'ai eu du mal à écrire ce troisième tome. J'ai d'ailleurs fait une sorte de dépression littéraire. Imaginez: vous êtes amoureux des personnages que vous avez créés. C'était la première fois que cela m'arrivait. Vous vivez avec eux 24 heures/24 pendant cinq ans et demi. Et au terme de cette période, quand vous devez écrire le mot « fin », cela vous fait un choc. Cela dit, j'étais hier au téléphone avec le producteur et le réalisateur pour l'adaptation des trois tomes. Le premier, c'est sûr, se fera soit à la télévision en trois fois 90 minutes, soit au cinéma. Mais cela prendra entre 3 et 5 ans avant qu'il ne sorte à l'écran, surtout s'agissant d'un film historique.



Combien ça rapporte ?

Peu. Un roman en grand format se vend 20 euros et l'auteur touche 2 euros.

Vous vous faites exploiter alors !

C'est pire que cela, car en fait, s'il n'y a pas d'auteur, il n'y a pas de livre. Or un auteur touche 10 %, comme le libraire, l'éditeur 25 % et le diffuseur le reste, soit 55 %. Le diffuseur, c'est celui qui possède les gros camions pour acheminer les cartons de l'entrepôt, où les livres sont stockés, et ce dans toutes les librairies de France. Voilà pourquoi on gagne si peu ! Cela fait quatre ans maintenant que j'ai la chance de vivre de mes droits d'auteurs. Ce qui veut dire que je me lève quand je veux, que je n'ai ni patron ni horaire. On doit être 5 000 auteurs en France et 80 seulement à pouvoir vivre de nos droits d'auteur.

Vous touchez un salaire mensuel ?

Non, nous sommes payés une fois par an, sauf quand un livre marche fort.

Pour être écrivain, il faut avoir une culture littéraire ou ce n'est pas utile ?

Il faut avoir une culture littéraire, au moins pour ne pas écrire ce que les autres ont déjà écrit. Je n'ai pas de maître en littérature, j'ai des phares et Boris Vian, qui en est un, disait: « On écrit pour deux raisons; la première, c'est parce qu'on a lu des livres qui nous ont tellement chaviré l'âme, fait rêver, partir, qu'on a envie de rendre au lecteur la même dose d'émotion, la même énergie. » Et puis, il ajoutait avec malice que la deuxième raison pour laquelle on écrivait, c'est parce que la littérature contemporaine qu'il connaissait était tellement mauvaise qu'il fallait justement essayer de faire autre chose.

Comment avez-vous eu l'idée d'écrire un roman ? Pourquoi et comment écrire ?

C'est difficile à dire. Quand j'ai un projet de livre, il y a d'abord toujours une émotion. C'est pour moi le moteur de chaque chose, qu'elle soit positive ou négative. Je connais toujours le sujet. Pour *Corcovado*, je voulais écrire un grand chant d'amour à ce pays qui est absolument extraordinaire. Si un jour vous avez la chance d'y aller, n'hésitez pas. Oubliez cette propagande selon laquelle au Brésil, quand on est une femme, on est danseuse de samba ou prostituée, et quand on est un homme, on est joueur de foot ou prostitué. Vous verrez aussi qu'il n'y a pas tant de violence que cela. Je connais des quartiers de Marseille où il y a plus de violence que dans la pire des *favelas*, le pire bidonville de Rio. *Corcovado*, je voulais que ce soit un grand chant d'amour pour ce pays qui m'a tout donné. Mon premier livre, écrit à 21 ans, était un ouvrage sur la musique brésilienne. À cette occasion, j'ai rencontré les plus grandes stars comme Gilberto Gil, qui est devenu ministre de la Culture et un grand ami, et Chico Buarque...

Après avoir publié mon premier polar, j'ai pensé devoir rendre un peu de ce bonheur que le Brésil m'avait donné. J'ai alors trouvé cette histoire autour du Christ avec les bras en croix. J'ai eu l'impression, après l'avoir écrite, d'avoir un peu remboursé ma dette d'amour. En réalité, je ne la rembourserai jamais car le Brésil m'a fait un cadeau encore plus beau: le livre a été jugé suffisamment bon pour

BIBLIOGRAPHIE

Littérature

L'Île aux Femmes -
Métailié Noir, 1999.

Tu touches pas à Marseille -
Métailié Noir, 2000.
Prix du Polar, Saint-Quentin-
en-Yvelines

La Faction - Atout éditions, 2000.

De l'eau dans le grisou -
Métailié Noir, 2001.

Chair de Lune - Métailié Grand
Format, 2001. Métailié Poche,
2008. Prix des libraires de Vienne;
Prix des libraires de Tarbes

Embrouilles au Vélodrome -
Métailié Noir, 2002.

Droit aux brutes - ADCAN-
Vivendi Diffusion, 2002.

Corcovado - Métailié Hors
collection, 2005. Point Grands
romans poche, 2006.
Record Editora Brasil, 2005.
Legua Editora, 2008.
Prix Amerigo Vespucci de
Strasbourg; Prix Gabrielle
D'Estrée de Tours

Dans l'ombre du Condor -
Métailié Hors collection, 2006.
Record Editora Brasil, 2006

Samba triste - Métailié
Hors collection, 2007. Record
Editora Brasil, juillet 2008.
Prix de Cognac 2007

Zumbi - Bouchet-Chastel, 2009.

Pour tout l'or du Brésil -
À paraître en mai 2011
aux éditions Le Passage.

Collectif

Bleu, blanc, sang - Fleuve Noir
pour la France; Gialli Mondadori
pour l'Italie, 2002.

La Fiesta dessoude -
L'écailler du Sud, 2001.

Meurtres sur un plateau -
L'écailler du Sud, 2003.

*Onze fois l'OM : Le tacle et la
plume* - L'écailler du Sud, 2003.

Saudade (avec Cédric Fabre et
Gilles Del Pappas) - CLC, 2005.

Va y avoir du sport! -
Gallimard Jeunesse, 2006.



être traduit en brésilien. Quand vous arrivez à l'aéroport de Rio et que vous voyez en librairie votre livre traduit en brésilien, c'est phénoménal.

Pour revenir à l'écriture, une fois que j'ai à peu près l'histoire en tête, j'écris les trente premières pages, car je sais comment cela commence et comment cela va finir. Le problème se situe entre la page 30 et la page 480, où je ne sais rien. Beaucoup de romanciers affirment avoir tout planifié. Moi, je ne sais pas travailler comme cela, je crée et mets en situation des personnages qui me racontent leur histoire. Parfois, j'ai l'impression d'être un escroc, ce n'est pas moi qui écris, c'est eux. Je suis juste le porte-plume.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ?

C'est l'amour. Je pense que si on arrive à changer les idées de quelques personnes avec un livre ou à les faire voyager, c'est ce qu'il y a de plus beau. J'ai une anecdote à ce sujet, assez terrible. J'ai reçu une lettre que j'ai lue distraitement : « Monsieur, Vous m'avez fait voyager... blabla blabla... » J'allais la reposer quand j'ai remarqué un nota bene : « Je m'appelle Patrick. J'ai 25 ans et je viens de prendre 20 ans à Fleury Mérogis. » Quand vous arrivez à faire voyager quelqu'un qui est en taule pour 20 ans, si ça c'est pas de la littérature, je ne sais pas ce que c'est !

Il y a plein de raisons pour lesquelles on écrit. On écrit pour se révolter, pour exister dans la société dans laquelle on est. Si j'étais heureux, je ne sais pas pourquoi j'écrirais, parce que c'est aussi un acte de révolte que d'écrire. C'est ma façon de vivre et mon équilibre fragile passe par l'écriture. Si je n'écris pas, je deviens à peu près fou !

Quelle est la principale difficulté que vous rencontrez quand vous écrivez ?

Je n'ai jamais eu de problème de page blanche. En revanche, des difficultés, j'en ai eu avec *Corcovado* car si on respecte le lecteur, il faut écrire des choses qui se tiennent. Ça allait très bien tant qu'il était à Marseille dans les années 20, mais, une fois que je l'ai fait arriver au Brésil, j'ai voulu être précis. Je suis alors tombé, sur Internet, sur un collecteur de tous les horaires de départ et d'arrivée de tous les cargos depuis 1890. Je ne vois pas à quoi cela peut servir, mais à moi, cela a été très utile. Mon héros arrive à Rio et prend un taxi : y avait-il des taxis à Rio en 1920 ? Si oui, de quelle couleur ? Quel pouvait être le costume du chauffeur ? Quelle était la monnaie courante ? J'avais déjà écrit les 30 premières pages. Je croyais pouvoir écrire la suite or j'ai mis 2 ans à faire des recherches, pour ne pas raconter de bêtises. Quand le livre a été traduit au Brésil, il a été

lu par un comité de spécialistes universitaires du vieux Rio, qui n'a trouvé que deux petites erreurs, qui ont été aussitôt corrigées. Je ne suis pas l'écrivain dans sa tour d'ivoire qui fume et qui boit du champagne.

Vous écrivez à la main ou à l'ordinateur ?

Quand j'étais journaliste, je pissais de la copie, comme on dit dans le métier, c'est-à-dire que je tapais directement à l'ordinateur des informations prémâchées que m'envoyait l'Agence France Presse. Cela n'avait aucun intérêt, mais me permettait de manger. Quand je me suis mis à écrire des romans, j'ai adopté une technique : le matin, j'écris à la main de 10 h à 12 h environ. Ensuite, je ne fais rien jusqu'à 16 h. L'après-midi, je tape à l'ordinateur ce que j'ai écrit le matin et j'imprime. Puis, plus rien. J'ai mes autres activités. Le lendemain matin, je relis ce que j'ai écrit la veille, je corrige et je reprends l'écriture manuelle. Cela me permet à la fois de corriger un premier jet et en même temps de me remettre complètement dans l'ambiance.

Comment vous organisez-vous pour écrire ? Commencez-vous par le début, par la fin ?

Non, je sais exactement quelle est la première scène parce que c'est là que je donne 30 pages de possibilités, c'est-à-dire que si, à la fin des 30 pages, je m'ennuie davantage qu'au début, je laisse tomber l'histoire, c'est qu'elle n'est pas pour moi. Mais je laisse toujours une chance à un livre. J'essaie dès le début de capter le lecteur. Je sais ce qui va se passer à la fin, parce qu'il faut que la fin soit digne de ce nom. Entre les deux, je suis l'« escroc » à qui les personnages racontent leur histoire. C'est vraiment l'impression que j'ai quand je mets en scène un personnage comme João Domar, qui tue pour la bonne cause et devient coupable à partir du moment où il décide de s'enrichir sans avoir de tabou, jusqu'au moment où il tue accidentellement ce fils de mafieux et où il va au Brésil, c'est plutôt une victime, parce qu'il peut tout à coup trop rêver. Avant, il était aconier sur le port de Marseille, c'est-à-dire un col bleu, qui avait une petite vie bien réglée, pas de femme, allant voir les prostituées de temps en temps, mangeant à sa faim, le bonheur au début des années 20. D'un coup, il est obligé de fuir. Il arrive au Brésil. Il sait lire, écrire, compter. Il parle italien, portugais et français. Il rencontre un oncle providentiel, lequel va l'inciter à rêver plus haut que ce dont il avait l'habitude, puisqu'il vivait dans la misère des ports. Cet oncle lui dit : « Tu vas être docteur. » Cela va lui échauffer l'esprit et quand le projet du Christ vacille, il se dit que tous les moyens sont bons pour

réaliser les rêves qu'on l'a incité à avoir. J'ai eu beaucoup de mal – 350 pages étaient déjà écrites – à faire remonter la pente à ce salaud. Finalement, il n'y a que par l'intermédiaire de la magie qu'il l'a remontée, la pente. On a tous le droit de commettre des erreurs. Au final, je le trouve attachant, ce gars.

Comment faites-vous pour intégrer dans votre texte des procédés littéraires ?

Moi, je n'insère rien. J'ai lu énormément d'auteurs et j'en ai aimé quelques-uns, pas tant dans la littérature contemporaine française, mais plutôt de Rabelais jusqu'aux années 1950. Après, je crois que c'est un travail inconscient. Certains se disent : « Là, je vais faire une mise en abyme, etc. » Moi, non, j'essaie de raconter une histoire. Un intellectuel, c'est simple, comprend le monde avec sa tête puis le ressent par les tripes. Pour moi c'est l'inverse, je reçois le monde par les tripes et après je peux éventuellement l'intellectualiser ou le conceptualiser par la tête. Cela fait une différence fondamentale. En fait, toutes ces gifles d'émotions que j'ai reçues en lisant Boris Vian, Blaise Cendrars, Prévert, Italo Calvino, Marquez, Georges Amadeo... ; je les ai lus comme on boit des potions un peu fortes, un peu enivrantes. Cela reste à un moment donné en soi, je ne fais pas de copie. Je connais des auteurs qui lisent des romans de la fin du XIX^e siècle-début du XX^e, qui soulignent des passages et les recopient dans leurs propres livres. Pour moi, c'est l'antithèse de la littérature. La littérature, c'est donner ses visions personnelles du monde en utilisant son propre style.

Pour moi, la consécration sera atteinte le jour où l'on fera une lecture aveugle de quelques lignes que j'ai écrites sans savoir qu'elles sont de moi, et que les gens diront : « Ah ça, c'est du Delfino ! C'est la musique de Delfino. » L'histoire en elle-même est toujours la même, sauf que cela se passe dans des lieux et des époques différents. Entre *Roméo et Juliette* et le *Titanic* il n'y a pas de différence. Il y a toujours un homme et une femme qui s'aiment, mais que la société sépare. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont c'est raconté, sur quels détails on s'arrête.

Pourquoi avez-vous décidé de faire tourner l'histoire autour du Christ ? Êtes-vous croyant ?

Je vais vous répondre très sincèrement : je crois. Je ne crois pas en Dieu, en Mahomet... car la première cause de guerre dans le monde, après l'enrichissement personnel, c'est la représentation des dieux sur Terre, convaincre les individus que ce n'est pas bon de manger du porc, de jurer le nom de Dieu... Je ne suis pas assez matérialiste et peut-être un peu trop poète, je crois qu'il y a vraiment quelque chose, qu'on ne vient pas sur Terre uniquement pour souffrir. Je me dis parfois qu'on a plusieurs vies. Je parle, dans *Corcovado*, de Candomblé et de Macumba, ce que la religion catholique refuse parce que ce sont des sorcelleries. J'ai pourtant vu, dans la procession pour Iemanjá (déesse de la mer, protectrice des pêcheurs), les mères et les pères des saints lisser pendant toute une nuit une bande de sable blanc de 1 m de large sur 10 m de long et les fillettes, préparées, défilent sur le sable blanc ; n'étaient acceptées que celles qui ne laissaient pas de trace sur le sable. Pour moi, ça, c'est de la lévitation.

D'où vous vient votre passion pour le Brésil ?

C'est un mot très compliqué qui fait peur mais cela ne fait pas mal : « métempsochose ». C'est une théorie qui dit qu'on a plusieurs vies et que lorsqu'on meurt, on se réincarne. Quand je suis allé au Brésil la première fois, j'ai eu l'impression de rentrer chez moi, alors que je n'y avais jamais mis les pieds. Au bout d'une semaine je parlais le brésilien couramment alors que j'en ignorais tout avant et, trois jours plus tard, je parlais l'argot des bidonvilles. C'était un sentiment curieux, étrange. Et d'ailleurs une librairie que je connaissais très bien dans ma jeunesse, férue d'ésotérisme, avait fait une recherche sur mes vies précédentes et m'avait dit que j'avais été sorcier dans une tribu d'Amazonie. Cela m'avait fait mourir de rire à l'époque. Mais quand je suis arrivé au Brésil et que j'ai eu ce sentiment, je me suis dit qu'on ne peut pas non plus tout expliquer. Moi, j'aime tout ce qui fait rêver. Même si ce n'est pas vrai. La réalité et la vérité sont des valeurs extrêmement relatives.

Lequel de vos livres qui a eu le plus de succès ?

Parmi les romans, incontestablement, *Corcovado*. Actuellement, dans l'édition, on arrive à des aberrations comme tirer un roman à 800 exemplaires. Quand un éditeur a vendu 1 200 exemplaires, il est déjà très content. À partir de 8 000 exemplaires, on estime que c'est le succès. Moi, ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant combien j'en ai vendu, que ce que je vais écrire après...

Pourquoi êtes-vous interdit de séjour aux États-Unis ?

Pour le savoir, je vous conseille d'emprunter *Dans l'ombre du Condor* au CDI et de lire aussi le troisième, *La Samba triste*, parce que je livre des affaires, documents et témoignages à l'appui, sur la CIA et les multinationales. Je ne fais pas cela pour faire de la provocation, mais parce que j'ai les sources qui me permettent de dénoncer ces gens qui ont fait basculer les démocraties de l'Amérique latine dans la dictature, simplement pour pouvoir piller leurs richesses. En commençant par désinformer les gens, par leur faire peur. Soyez vigilants. Comparez, recoupez les informations données par les médias. Vérifiez.

Relisez-vous vos livres ?

Non, jamais, même en public dans les salons, j'aurais trop peur de découvrir une faute de frappe, comme une verrue sur la femme qu'on aime.

Est-ce qu'on vous respecte plus depuis que vous êtes reconnu comme écrivain ?

La vraie littérature, c'est fait par des hommes et des femmes qui vivent comme vous et moi. Il faut les respecter pour ce qu'ils font, mais pas obligatoirement pour ce qu'ils sont. 🍀

Documents

Brasil Bossa Nova (Préface de Georges Moustaki) - Edisud, 1988
- Grand Prix du Label France Brésil

Brasil : a música - Parenthèses, 1998. 1^{re} anthologie de la musique populaire brésilienne en Europe

Jeunesse

Plus fort que les montagnes - Editions L'Envol, 2001.

Gaïa, le peuple des Horucks, et tout ce qu'il advint... - Ed. L'Envol, 2002.

L'incroyable histoire de Momo-le-Merou - Ed. L'Envol, 2003.

Mais où est passée Princesse Lulu ? - CLC Éditions, 2004.

Baldino, fils du Brésil - Éditions Pili Gadget, 2006.

Pièces radiophoniques

Le Triangle d'or
Enfants, les nouveaux esclaves du football
La mort après la vie (Radio France, 2001)

Des cadavres en cascade
De si gentils petits chats... (Radio France, 2002)

Le Fossoyeur des espérances
Bon appétit ! (Radio France, 2003)

Un dernier, pour la route... (Radio France, 2004)

Autres distinctions

Grand Prix du Label France-Brazil, 1988

Obtention d'une bourse d'encouragement à l'écriture du Centre National des Lettres, 2002

Lauréat de la Bourse Stendhal du ministère des Affaires étrangères, 2002

Représentant pour la France des journées de la francophonie aux consulats de Rio de Janeiro et de Belo Horizonte, 2006

Invité lors de l'année de la France au Brésil, pour la Biennale du Livre de Rio de Janeiro, 10/20 septembre 2009